

**Société historique de Québec**

**Concours d'écriture historique**

**Textes gagnants de l'édition 2013**

## Premier prix

Constance Aubry  
École secondaire Cardinal-Roy

### Un feu sacré

« Miracle, oh Seigneur Dieu, aucune pensionnaire ni religieuse ne semble être restée prisonnière des flammes! »

J'entendais les cris lointains des bons pères jésuites venus éteindre le feu aussi majestueux qu'effrayant. L'incendie broyait le bois frêle dans un bruit assourdissant de crépitements monstrueux. Les étincelles tourbillonnantes volaient jusqu'à de nombreux mètres plus loin, suivant le vent violent qui semblait avoir été commandé du diable. Tous ces efforts et ces espérances accomplis pour la construction de ce monastère à Québec allaient être réduits en fumée en une nuit. Mes pieds nus gelés par la neige, ma robe de nuit cachant à peine ma peau tannée, je courais, trébuchant de froid, pour rejoindre mère Marie de l'Incarnation, dissimulée par la fumée qui se propageait, étouffante. Baissant la tête pour reprendre mon souffle, je remarquai une liasse de papiers miraculeusement conservée malgré la neige et le brasier. Curieuse, je m'arrêtai, essayant tant bien que mal de déchiffrer l'écriture cursive dans la noirceur de minuit. Le titre *Papiers de la communauté des Ursulines de Québec* apparut sous mes yeux au moment où je m'approchai trop près, sans m'en rendre compte, du couvent dangereusement illuminé. Me sentant tirée violemment par le bras, je fourrai le trésor à l'intérieur de mon mince châle.

Nous, les séminaristes sauvages, et les sœurs ursulines, fûmes conduites la nuit même au collège des Jésuites de la ville fondée par Samuel de Champlain. Dieu nous envoya de braves gens sur notre chemin, plusieurs nous faisant cadeau de vêtements chauds, de victuailles ou de bons mots. Rassasiée, réchauffée, l'espoir revenait en moi. L'optimisme qui m'avait été enseigné avec tant de ferveur ne m'avait pas complètement quittée. Ne pouvant trouver le sommeil dans le dortoir qui nous avait été gentiment assigné, j'allumai une chandelle et, profitant d'un moment de solitude complet, je m'attaquai, des étoiles dans les yeux, au récit de la création du couvent qui m'avait si bien accueillie. Et la lecture que je ferais, rapportée de mémoire, en cette nuit inoubliable du 30 décembre 1650, m'assurerait que rien, pas même un incendie ayant détruit en moins d'une heure un bâtiment qui semblait éternel, ne pourrait faire disparaître le Séminaire des Ursulines.

*« 4 mai 1639. Le voyage de près de trois mois aux côtés de madame de la Peltrie, Marie de Saint-Joseph, Cécile de Sainte-Croix ainsi que d'autres ursulines hospitalières se passe bien, aussi bien qu'une traversée de la France au Québec peut l'être. »*

Ma liberté d'Amérindienne d'autrefois me poussa à continuer la lecture de ce qui ne pouvait être que le journal de mère Marie de l'Incarnation. Je me promis de sauter les passages trop personnels, s'il y avait lieu. J'appris donc que le 1er août 1639, après un pénible voyage à partir de Tadoussac, sur un bateau de pêche mal entretenu, la petite communauté arriva dans la ville de Québec. Sous le nom de l'Ordre de Sainte-Ursule et pour la gloire de Dieu, son mandat était d'éduquer les petites filles, tant françaises que sauvages. Grâce à mon expérience au couvent, je savais le profond respect de Marie de l'Incarnation pour nous, les jeunes filles sauvages, dans le cadre de la mission religieuse visant à nous convertir.

Le premier logis des Ursulines se trouvait sur le bord du fleuve Saint-Laurent, en dessous du magasin de la Compagnie de la Nouvelle-France. Il n'y avait que deux petites pièces, une faisant office de logement et l'autre, réservée à la salle de classe. On appela cette première maison le Louvre des Ursulines. Je m'autorisai un petit rire : un nom plutôt royal pour un logis si modeste, à peine chauffé! Mais en y réfléchissant bien, ce titre était tout à fait approprié, car il fallait bien rendre hommage aux sœurs qui se dévouaient corps et âme à leurs petites pensionnaires. Moins d'un mois après leur arrivée, une épidémie de petite vérole éclata et le couvent trop exigü fut changé en hôpital.

*« Nous avions à peine de l'espace pour respirer, mais nous nous estimions plus heureuses que si nous étions dans le monastère le plus accommodé de France. »*

Un dévouement hors de l'ordinaire, pensai-je.

Les Ursulines habitèrent ce même endroit rythmé par les marées du célèbre fleuve jusqu'à l'automne 1642. Les larmes me montèrent aux yeux lorsque je m'aperçus que j'étais entrée au nouveau séminaire, d'une dimension un peu plus raisonnable mais tout aussi mal isolé, à l'hiver de cette année paire. Il était situé dans la haute-ville et, à partir de 1643, on put recevoir quelque quatre-vingts petites Amérindiennes entre ses murs rustiques. La suite des lettres de Marie de l'Incarnation me fit pleurer de joie pour de bon.

*« Je prie saint Joseph pour m'aider à apprendre rapidement les langues huronne et algonquine. Je suis mortifiée de ne pas pouvoir répondre aux charmantes petites sauvagesses qui dansent en rond et gagnent madame de la Peltrie à valser avec elles! »*

J'étais une des rares à rester toute l'année au monastère des Ursulines, car bon nombre des familles autochtones ne laissaient leurs filles que pendant la saison douce lorsque les garçons partaient à la chasse avec leur père. On nous enseignait surtout le catéchisme. J'appris aussi que nous fûmes vêtues et nourries, ainsi que nos familles, aux frais des bonnes sœurs. Puis, je trouvai cet article de la Relation des Jésuites plié entre deux précieuses feuilles.

*« Ces bonnes mères sont extrêmement charitables, les difficultés du pays ne les étonnent point; leur séminaire ne refuse aucune Française ni aucune fille sauvage. L'aumône se fait chez elles en tout temps, leur cœur est plus grand que les biens. »*

Un courant d'air violent plongea de nouveau la pièce dans le noir, étouffant le morceau de cire dans ma main ayant fait office de chandelle. Je tombais de fatigue. M'allongeant sur la paillasse, je serrai les *Papiers de la communauté* sur mon cœur, heureuse d'avoir eu la chance d'être convertie dans un établissement si bon. Je comprenais maintenant que la différence entre notre peuple et les Français pouvait avoir moins d'importance si la valeur de l'amour guidait notre vie. Tremblante de froid, comme à chacune des nuits d'hiver, je sombrai peu à peu dans un sommeil apaisé, certaine du brillant avenir des Ursulines. Québec, cette ville grandiose, avait bien de la chance de les abriter. Pensant rêver, je crus sentir la main lisse de mère de l'Incarnation me caresser la joue et retirer de mes bras le trésor que j'avais découvert...

## Deuxième prix

Andrée-Anne Desjardins  
École secondaire Les Etchemins

### Ensemble pour toujours!

Le point de rupture. C'est ce moment où, en dépit des efforts, il n'est plus possible de pleurer, crier ou même réfléchir. On ne se rappelle plus comment on a pu être heureux. Les mots que nous voudrions exprimer, les émotions que nous voudrions laisser transparaître pour être consolés, sont enfouis dans un brouillard au fond de l'esprit, cachés de la conscience, et la lueur d'espoir qui aurait pu disperser ces nuages est partie en fumée. Le point de rupture, Agnès Bouchard l'éprouvait.

*Église Notre-Dame-des-Victoires, place Royale, 18 octobre 1918*

La voix du frère Tremblay résonnait dans la vieille église, mais il semblait que personne n'avait la tête à écouter. La funeste messe qui s'y tenait avait évidemment amené un grand public. Cela faisait quelque temps qu'on limitait les cérémonies religieuses dans les églises locales, en plus de la restriction sur les heures d'ouverture des boutiques. Des mesures de mise en quarantaine à même le manège militaire avaient été prises depuis le début du mois, afin de ne pas propager la maladie. L'ouverture des portes de l'église, ces portes qui avaient traversé les siècles et qui symbolisaient depuis si longtemps l'endurance de la nation, mettait donc un peu de baume sur le cœur des citoyens. Pourtant, malgré la foule, le silence dans la salle était solennel. Pas un son, pas un raclement de gorge ne perçaient la tranquillité, dernier honneur fait aux victimes que ce mystérieux fléau avait empiéées jour après jour depuis une semaine.

Agnès était au huitième rang. De loin, elle donnait l'image d'une jeune fille à peine sortie de l'adolescence, mais une personne qui prendrait la peine de faire une seconde analyse y verrait dans cet examen une femme vieillie par les épreuves et brisée par les réminiscences du temps. La pauvre avait le teint gris, des cernes violets sous les paupières inférieures et les cheveux prématurément blanchis. Le curé commença l'énumération des défunts. À l'instant où il entamait la liste des « B », Agnès ne put en supporter davantage et sortit ses voisins de l'oppressant silence en faisant claquer ses talons jusqu'à la sortie. Malgré le froid électrisant de l'hiver canadien, la jeune femme était prise de grandes bouffées de chaleur chaque fois que ses pensées s'orientaient vers *eux*. Elle avala une grande goulée d'air glacé et descendit la rue Notre-Dame à grands pas alors que son passé ressurgissait dans son esprit.

La première fois qu'ils s'étaient vus, il avait tout de suite su qu'il n'y aurait qu'elle. Thomas Bouchard avait toujours été le plus déterminé des deux. Fougueux et vif d'esprit, il éclipsait tous les hommes dès son entrée dans une pièce, mais pourtant, lui, il ne s'en occupait pas : il n'avait d'yeux que pour elle. « Ensemble pour toujours! » s'amusait-il à crier quand il se promenait avec elle dans les rues. Après leur mariage était arrivé Joseph. Agnès sourit doucement à la mémoire de sa naissance. Il avait tant tardé à arriver, ce petit coquin! Le prêtre de la paroisse était venu leur rendre visite bien souvent, afin de s'assurer, disait-il, qu'ils « respectaient convenablement les obligations de la vie conjugale ». Cette vieille chouette lui avait imprégné cette crainte lancinante que le Seigneur ne l'accepterait pas dans Son Royaume si elle n'arrivait pas à procréer. Mais Joseph était là et ils étaient comblés de bonheur avec lui.

Elle tournait sur la rue De Buade quand ses prunelles s'assombrirent de nouveau. Ces temps-là, cela faisait bien longtemps qu'ils étaient révolus.

C'est la guerre qui les avait d'abord séparés. Pendant un an, elle n'entendit pas parler de lui. La Grande Guerre, disait-on partout, était extrêmement dévastatrice. Cependant, par miracle et grâce à ses prières, le drapeau blanc fut levé, et Thomas revint. Le matin de son arrivée, elle trépanait de joie et de le voir sain et sauf les soulagea grandement, elle et Joseph. Le petit, bientôt suivi de sa mère, avait sauté au cou de son père dès qu'il l'avait aperçu parmi les soldats qui se regroupaient sur le quai du port de Québec. Mais voilà, il y avait ce virus, ce *mystérieux fléau*. Bien sûr, aux yeux de ce docteur Simard, président du Conseil d'hygiène, ce n'était qu'une bagatelle, oui, rien de plus qu'une fausse alerte! Autant se planter la tête dans le sable. Cette bagatelle, les Français l'appelaient « la grippe espagnole ».

Thomas et Joseph. Son mari et son enfant. Sa seule famille. Ils s'étaient éteints en une nuit. Ils s'étaient mis au lit, avaient fermé les yeux et ne les avaient plus rouverts. Et tous les docteurs Arthur Simard et leur Conseil d'hygiène, tous ces yeux qui ne veulent pas voir, n'y changeraient plus rien.

Elle était arrivée rue Sainte-Ursule, devant leur maison en mansarde. Elle pénétra le seuil, déposa le vieux capot de feu sa mère sur la patère et fut soudainement prise d'une quinte de toux. Elle releva lentement la tête, et un sourire si longtemps absent éclaira son visage.

Agnès se précipita à l'étage, fondit sur son lit et, fermant les yeux, elle murmura : « Ensemble pour toujours! »

Le point de rupture, elle ne le ressentait plus. *Elle avait retrouvé sa lueur d'espoir.*

## Troisième prix

Jacques Bissonnette  
Collège des Compagnons

### Un hôtel aux allures de château

Parmi tous les lieux et les bâtiments historiques de la ville de Québec, je me considère comme étant le plus imposant et le plus représentatif. En effet, moi, le Château Frontenac, luxueux hôtel et lieu touristique important, je suis une place d'attraction majestueuse. Grâce à mon toit de cuivre et à ma superbe vue sur le fleuve, je pourrais dire que je suis LE symbole de la ville de Québec! Malheureusement et à mon grand étonnement, peu de gens connaissent mon histoire... Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi un château aux allures européennes s'est retrouvé là, perché sur le cap Diamant tout en surplombant le fleuve Saint-Laurent en attirant différents touristes et plusieurs personnalités importantes? Faisons ensemble un petit voyage dans le temps, dans lequel vous en apprendrez plus sur mes origines et mes créateurs.

Tout d'abord, parlons un peu plus précisément de ce que je suis aujourd'hui. Contrairement à ce que certains peuvent croire, je ne suis pas un vrai château! Je suis en fait un célèbre hôtel situé en plein cœur du Vieux-Québec. On me reconnaît par mon édénique toit en cuivre qui devient vert au cours des années. Grâce à mon architecture extraordinaire et à ma construction en pierres de taille grises et en briques orange, je détiens le record de l'hôtel le plus photographié dans le monde! Je possède aujourd'hui plus de six cents chambres et des installations qui savent répondre aux besoins de mes occupants. Maintenant que vous êtes familiarisés avec ce que je suis aujourd'hui, faisons place à l'histoire...

Tout commença à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À cette époque, je n'étais pas encore de ce monde, mais il est important de souligner que c'est à ce moment que la chaleureuse ville de Québec a voulu se munir d'un grand hôtel. J'ai été le premier « hôtel-château » d'une longue lignée, tous construits par les compagnies ferroviaires canadiennes qui voulaient massifier les voyages par train. D'ailleurs, tout comme moi, ces châteaux sont pour la plupart devenus des symboles nationaux grâce à leur beauté et leur agrément.

L'année 1892 fut une année importante pour moi. En fait, c'est en 1892 que ma construction a commencé, la première étape étant commanditée par Canadien Pacifique, une compagnie de chemin de fer canadienne. D'ailleurs, le président de cette compagnie a proposé à ses associés montréalais « de construire l'hôtel dont on parlera le plus dans le monde » en parlant de moi! Quel honneur d'être flatté ainsi, non? Mes plans ont été dessinés par l'architecte Bruce Price, cet homme qui avait réalisé la gare Windsor de Montréal, une grande amie à moi. Déjà en 1893, l'aile Riverview, la première à être construite, était terminée... et je connus une gloire instantanée. Et j'oubliais! Mon nom m'a été donné en l'honneur de Louis de Buade, comte de Frontenac. Cet homme fut le gouverneur de la Nouvelle-France de 1672 à 1682 et de 1689 à 1698. C'est pour moi un honneur et une joie de porter le nom d'un homme important comme monsieur de Buade.

Au cours des années 1899 à 1924, des projets d'agrandissement m'ont donné la forme unique que j'ai aujourd'hui. En effet, l'aile Citadelle, l'aile Mont-Carmel, l'agrandissement de 1919, l'aile Saint-Louis et la tour centrale contribuent à l'allure unique que j'ai présentement.

Avec mes airs de château, j'ai accueilli plusieurs personnages historiques importants. Parmi ceux-ci, on retrouve plusieurs membres de la famille royale britannique, mais aussi Charles de Gaulle, Alfred Hitchcock, Bing Crosby et Maurice Duplessis, sans oublier Daniel Johnson et plusieurs autres. Entre mes murs se sont également déroulés différents événements d'importance, entre autres lorsque les Alliés se sont réunis à Québec pour discuter de stratégie durant la Seconde Guerre mondiale. Plus récemment, en 2001, j'ai accueilli le Sommet des Amériques, où trente-quatre chefs d'État se sont rassemblés pour définir ce que pourrait être la Zone de libre-échange des Amériques (ZLÉA). J'accueille également depuis mes débuts des touristes qui viennent de partout dans le monde visiter la ville de Québec, ce qui est très profitable pour l'économie, sans compter que cela fait connaître notre belle ville à travers le monde!

Et voilà! Vous connaissez maintenant mon histoire, qui est celle d'un luxueux hôtel en forme de château, premier d'une longue lignée d'hôtels-châteaux construits par les compagnies de chemin

de fer canadiennes dans le but de populariser le voyage par train. À en juger par ma grande popularité et par ma splendide forme plus de cent vingt ans après ma naissance, j'anticipe les cent vingt prochaines années avec enthousiasme et fierté!